

Planète Brasília

Direction éditoriale : MIREILLE VEYSSIERE

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

© Tertium éditions – 2008

ISBN 978-2916132-18-1

ISSN 1778-6800

JEAN-YVES LOUDE

Planète Brasília

photographies de
Viviane Lièvre

Collection

PAYS D'ENCRE

*En hommage à Oscar Niemeyer
pour son centième anniversaire.*

Octobre à Brasília,

Ma chère Leuk,

Je m'apprête à quitter Brasília et je ne sais toujours pas ce qui est le plus beau pour moi : la ville ou son histoire, les monuments érigés ou l'épopée de leur construction. Je reste étonné.

- Tu peux aller à Brasília, tu peux aimer ou ne pas aimer, mais tu ne peux pas dire que tu avais déjà vu avant une chose pareille !

C'est l'opinion d'Oscar Niemeyer, l'architecte héros de la ville, et je la partage : oui, je n'ai jamais vu une chose pareille.

Je te parlerai souvent de lui dans ma lettre, et pour cause, les Brésiliens prétendent qu'ils habitent le rêve d'Oscar. C'est vite dit. Ils sont en fait trois indissociables compositeurs à avoir donné forme au rêve de Brasília :

le président Juscelino Kubitschek, l'urbaniste Lucio Costa et Niemeyer l'artiste. Une trinité. Ne m'accuse pas d'abus d'image sainte, Brasília a été conçue à grand renfort de sacré sur la terre (presque) immaculée du Plateau Central. Un Père président, un Fils architecte et un urbaniste qui imposa l'Esprit de la cité. Il fallut bien plus des six jours bibliques pour achever la création de cette œuvre idéale mais vu l'ampleur de l'effort humain, les trois ans et sept mois de chantiers initiaux valent bien une semaine divine. Décidée en 1956, Brasília fut dûment baptisée le 21 avril 1960. Allait-elle tenir son rôle de paradis programmé ? Et pour qui ? L'histoire de l'Homme nous a enseigné que les banlieues du paradis étaient peuplées d'exclus et que l'accès aux terres de miel et de lait ne dépassait pas la largeur du chas d'une aiguille. La métaphore convenait-elle à Brasília, ville à peine née et déjà canonisée par l'Unesco ? Était-ce sa beauté ou l'exemplarité de l'expérience qui lui valait cette distinction sans précédent ?

Je voulais savoir.

J'ai toujours voulu savoir.

Longtemps, je t'ai dit qu'un jour j'irai à Brasília. Tu ne me croyais pas. Pourquoi Brasília? C'était une ville que l'opinion commune en Europe avait classée à l'inventaire des choses froides et peu animées, vissée artificiellement au centre d'un pays dont on persistait à admirer la façade atlantique. Et si cette façade masquait une profondeur intérieure? Brasília avait éveillé la curiosité internationale le temps d'une fête et, depuis, les médias s'étaient peu souciés de suivre son évolution. Je n'ai jamais oublié Brasília.

J'étais un gosse le jour de son inauguration, mais je m'en souviens. À l'époque, j'imaginai les villes comme de vieilles dames usées par le temps mais flattées qu'on étale leur âge. Plus elles comptaient de siècles, plus les guides touristiques les paraient d'étoiles et les louangeaient. J'avais dix ans en 1960 et le Paris-Match n°581 du 28 mai consacrait dix pages à "La capitale que le Brésil vient de se donner au cœur même de son immensité". Je réalisai soudain

qu'une ville pouvait être plus jeune que moi. Cela me fascina. Je dérobaï le magazine dans la pile familiale et le planquai parmi mes trésors d'enfance. Sur la couverture, Jeanne Moreau triomphait à Cannes. Son fils venait d'avoir un accident de voiture en Dauphine Gordini pilotée par un certain Jean-Paul Belmondo, futur homme de Rio et, pour le même ticket de cinéma, coureur à Brasília. Nestlé lançait un café en poudre "goût Brésil" et s'exclamait en espagnol : ¡ Qué café! Kroutchev le Russe déterrâit la hache de guerre en plein Paris et refusait de serrer la main d'Ike l'Américain au grand dam du général De Gaulle. Les relations est-ouest gelaient d'un coup, la guerre se faisait plus froide, le cœur de la planète battait Pam-Pam (le jus de fruit à la mode), on craignait une explosion Pshitt-citron (le soda dans le vent), mais, habillé en Tergal et soutenu par un Elaslip, le père de famille moderne assurait à pleine pub que la vie était belle.

J'irai à Brasília.



- Brasília est la ville la plus pénible à visiter mais la plus agréable à vivre.

Le traducteur gouailleur de la nuit du Beirute m'a balancé cette provocation, comme un défi, en sifflant une dernière Antártica, la bière qui se boit en dessous de zéro. Rien de tel pour me pousser dans l'arène à la recherche de mon bonheur de visiteur ; il passe par la beauté du bâti et l'expérience des vivants que le hasard me propose. Ne sont-ils pas classés eux aussi "habitants de l'utopie". Je dispose du temps que les touristes "agencés" n'ont pas. Brasília est trop originale pour s'apprécier comme une ville normale, en quelques devoirs culturels vite faits. Elle n'est pas encore recouverte par les sédiments des siècles mais elle a déjà son épopée : la geste des titans du Planalto. Commençons par la fin. Jota K., le héros est mort trop tôt. Ses fidèles reconnaissants lui ont élevé un mausolée en 1980. Son tombeau, une banquise de marbre blanc, barre l'axe

monumental à l'ouest, comme le veut la tradition mortuaire : les défunts apprécient le couchant. Pourtant, la statue de bronze du président, au sommet de son piédestal en béton de vingt-huit mètres de haut, salue le levant. Kubitschek a toujours fait référence à l'aube : "De ce plateau central, de cette solitude qui sous peu se transformera en cerveau des hautes décisions nationales, je lance les yeux encore une fois sur le matin de mon pays, et j'entrevois cette aube avec une foi inébranlable et une confiance sans limites en son grand destin". Une de ses phrases les plus célèbres. Cette foi a déplacé, non pas des montagnes, mais une capitale.

Au début, il y eut le rêve. C'est un mot-clé de la ville.

Très tôt, le rêve de Brasília s'imposa à des hommes convaincus que la grandeur du Brésil se construirait autour d'une capitale centrale. Rio l'océane n'avait pas les qualités requises pour être le phare des États-Unis brésiliens.